

COMMENT LIRE LES PENSÉES

par Annie BARNES

Comment lire les *Pensées* peut sembler une question superflue. Bien sûr qu'il faut les lire dans l'ordre de la *Copie*. C'est ce que nous faisons à Oxford depuis nombre d'années (ce qui ne veut pas dire que ce soit la pratique générale dans les Universités de Grande-Bretagne).

A mon arrivée à Oxford, il y a quelque quarante ans, les *Pensées* étaient étudiées — de même que trois des *Opuscules* — dans l'édition Brunschvicg minor. Je pense que nous avons été parmi les premiers à remplacer le petit Brunschvicg par l'édition Lafuma parue chez Delmas. Cette édition qui, je le rappelle, a précédé celle dite des manuscrits (éditions du Luxembourg, 1951), était la seule alors qui fut d'un prix abordable pour des étudiants. Le mal est qu'elle contenait encore une grande part d'arbitraire dans le classement. Une fois Pascal paru dans la collection *l'Intégrale*, nous avons adopté *l'Intégrale*. Et tout récemment, les éditions *Penguin Classics* ont publié l'excellente traduction anglaise de mon collègue et ami Alban Krailsheimer, qui suit fidèlement l'ordre de la *Copie*...

Mais ce qui nous fait cruellement défaut, c'est une édition pour les classes qui succède à Brunschvicg minor, comme Brunschvicg minor a remplacé le petit Havet, et qui, par de nombreux commentaires en note au texte, faciliterait la lecture des *Pensées* à une jeunesse souvent curieuse de connaître Pascal, même si elle ne cherche pas toujours en gémissant, et qui par ailleurs est si complètement paganisée que les notions de théologie les plus élémentaires, les connaissances bibliques les plus primitives, lui sont complètement étrangères. Cette nouvelle édition classique, nous espérons la voir bientôt...

Je voudrai simplement vous faire part de quelques-unes des réflexions qu'un enseignement de bien des années m'a conduite à faire.

Les deux dangers qui guettent constamment l'étudiant lecteur des *Pensées*, ce sont l'inexactitude et la généralisation. Il n'est pas toujours facile de donner le bon exemple, tant certaines habitudes sont invétérées, mais voici quelques-uns des conseils que je me donne à moi-même.

Ne jamais laisser l'étudiant appeler le fragment 199 *Les deux infinis*, titre qui ne rend compte que des trois quarts ou

des quatre cinquièmes du texte, tandis que le titre de Pascal, *Disproportion de l'Homme*, rend compte du tout.

Ne pas dire « ordre de la charité » en parlant du fragment 308 où Pascal, lui, parle de la grandeur de la sagesse, d'un ordre surnaturel, et de Jésus-Christ dans son « ordre de sainteté ». Ou du moins, rappeler que l'expression pascalienne « ordre de la charité » se trouve ailleurs, dans le fr. 298 (« Jésus-Christ, Saint Paul ont l'ordre de la charité... »), et dans la troisième des *Pensées inédites* publiées par Jean Mesnard : « l'ordre de charité est de s'enraciner dans le cœur avant que de produire de bonnes œuvres au dehors », d'où il ressort clairement que Pascal prend « ordre » dans le sens de « suite des choses » et non de hiérarchie. L'étudiant sera ainsi amené à faire une distinction soigneuse entre les deux sens du mot *ordre* dans les *Pensées*, et à voir, sans tomber dans le vague et la confusion, le rapport entre les deux notions d'ordre.

Ne jamais laisser dire et — ce qui est peut-être plus difficile — ne jamais dire soi-même le « fragment du pari » quand on veut parler du fr. 418, *Infini-Rien*, ou quand on veut parler de la *Série II*.

Faire voir à l'étudiant que pari n'est même pas du vocabulaire de Pascal, mais bien le substantif *parti*, et le verbe *parier*, avec ses synonymes, ou ses équivoques, gager, choisir et *prendre parti*; lui faire remarquer que ces verbes se trouvent ailleurs dans les *Pensées*, et dans des contextes qui peut-être contribuent à éclairer le sens du mot :

fr. 44 : « ... je parie la perte de la gravité de mon sénateur... »

fr. 109 : « ... mais cela n'est pas absolument convaincant de la dernière conviction quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative... »

fr. 131 : « Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au dogmatisme ou au pyrrhonisme. »

fr. 405 : « Je blâme également, et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir... »

Et je me suis souvent demandé s'il ne faudrait pas chercher en dehors de Pascal, l'usage de ces mots ? Le Père Bouhours ne dit-il pas dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, contemporains des *Pensées*, que l'expression parier est en vogue ? Une étude sémantique nous serait utile.

Encore une remarque, à propos du « *cela vous abêtira* ». Je signale toujours à mes élèves l'article d'Etienne Gilson qui donne, me semble-t-il, une explication tout à fait convaincante. Mais ils ne sont pas toujours de mon opinion. C'est pourquoi je me demande si un rapprochement avec la vie et l'expérience religieuse de Pascal ne leur serait pas plus utile. Dans la lettre du 19 janvier 1655 au nouveau converti — cette lettre dont M. Gouhier a montré l'importance pour le contexte historique du *Mémorial* — Jacqueline se réjouit d'apprendre que son frère se sert d'une cuiller de bois et qu'il aime donc la pauvreté, qui est « une principauté du christianisme ». Et comme cette sœur connaît bien son frère, elle continue :

« ... on peut aussi l'acquérir après l'avoir longtemps méprisée ; et une des meilleures voies, à mon sens, est de faire comme si on l'avait déjà, non pas par usurpation ou par hypocrisie, mais pour passer de l'appauvrissement à la pauvreté, comme on va de l'humiliation à l'humilité : Dieu nous en fasse la grâce ! » (éd. Pléiade, p. 1372).

Ce texte de janvier 1655, qui a dû se graver dans la mémoire et dans le cœur du destinataire, ne le voyons-nous pas aboutir au conseil de septembre 1656 : « Suivez la manière par où ils ont commencé en prenant de l'eau bénite, ... cela vous abêtira » ? Et ne répond-il pas à l'avance aux critiques de Charles Journet et de tous ceux qui s'indignent de ce conseil de l'apologiste ?

Mais la plus grande difficulté que j'ai rencontrée dans mon enseignement, c'est de bien faire comprendre à l'élève la signification des liasses à titre, cette signification étant non seulement que nous pouvons dire avec certitude que ces 382 fragments sont apologétiques, mais aussi, me semble-t-il, que l'ordre des liasses indique assez clairement que Pascal envisageait un itinéraire de l'incroyance à la foi, itinéraire dont le fragment *Infini-Rien* avait donné une première esquisse. Et même si tous nos étudiants, dorénavant, lisaient les sept cents pages des *Approches pascaliennes*, de M. Pol Ernst, je ne suis pas sûre que la difficulté disparaîtrait complètement.

Pour quelle raison ? Je ne veux pas parler des insuffisances du professeur, ni de la mauvaise volonté, toujours possible, souvent évidente, de l'élève intelligent (ici je pense à l'hostilité presque traditionnelle en Angleterre, au refus de comprendre de tant de lecteurs, qui suivent en cela un lecteur intelligent entre tous, Valéry, et de leur raison profonde). La faute en est, pour une bonne part, aux éditions et aux ouvrages sur Pascal parus

avant la découverte des liasses, et même à des ouvrages récents qui ne tiennent guère compte de l'ordre de la *Copie*, même quand ils s'y réfèrent. Mais la faute en est sans doute aussi un peu à Pascal.

En classant ses papiers, c'est-à-dire en mettant ses liasses titrées dans un ordre que nous a préservé la *Table* de la *Copie*, il a bien été obligé de suivre ce que j'appellerai un ordre horizontal : au point de départ, l'apologiste s'adresse à un incroyant, au point d'arrivée à un homme converti, à celui qui pourrait s'écrier « Ainsi je tends les bras à mon Libérateur... ». C'est cet ordre-là qu'il faut d'abord essayer de faire saisir. Prenons un exemple assez simple, la liasse 8, *Divertissement*. Elle analyse évidemment un des principaux obstacles à la conversion. Mais chaque fragment, isolé, se présente comme une condamnation sans appel du divertissement, quel qu'il soit. A ce niveau superficiel, je vois que la meilleure réponse aux objections de mes élèves, c'est de rappeler que Pascal parle ici du divertissement qui précède la conversion. L'incroyant à qui il s'adresse ne fait encore que constater sa misère.

Mais il est évident qu'en restant à ce niveau, on ne fera pas justice à Pascal. Il faut faire voir à l'élève qu'il existe aussi ce que j'appellerai un ordre vertical, qui va en profondeur, et souvent par une « gradation » ou un « renversement continuels du pour au contre ». Ainsi, on lui fera remarquer d'abord que le fragment 137 nous met sur la bonne voie de l'interprétation, en concluant : « je ne parle point en tout cela des rois chrétiens comme chrétiens, mais seulement comme rois ». N'y a-t-il pas aussi des couvreurs chrétiens, des soldats chrétiens, etc. ? Ensuite on lui fera observer que Pascal, au fragment précédent, parle de ces deux instincts secrets et contraires d'une manière qui semble bien indiquer qu'ils sont tous deux de bons instincts. Mais il faut aller aux *Séries* de la Section II de l'*Intégrale*, au fr. 407 et au fr. 564, pour y trouver la véritable réponse aux objections de mes élèves, et leur lire surtout la conclusion du fr. 407 : « Le bonheur n'est ni hors de nous ni dans nous ; il est en Dieu et hors et dans nous ».

Ici, on pourra conclure que la même activité, condamnable en tant que divertissement chez un non-converti, ne le sera plus chez un chrétien. Même l'honnête homme chrétien pourra se divertir, par exemple en faisant des maximes chez M^{me} de Sablé. Mais, nouveau renversement du pour au contre, le chrétien est-il jamais converti pour de bon ? Toute activité peut de nouveau devenir pour lui un divertissement condamnable. Pour illustrer

ce point, il n'y a qu'à lire la *Prière pour le bon usage des maladies* (et j'ajoute qu'un parallèle saisissant avec cette attitude vis-à-vis du divertissement, nous le trouvons chez Proust, comme j'ai tenté de le montrer dans un article, *Proust et Pascal*, qui vient de paraître dans la revue *Europe*).

La dernière difficulté que je voudrais mentionner cet après-midi, c'est ce que j'appelle le problème de la première personne, le problème du : *Qui parle ?* C'est un sujet d'étude que j'aime à donner à mes élèves, et je leur recommande la lecture de quelques excellentes pages du livre de J.-J. Demorest : *Dans Pascal*. Je ne veux pas rouvrir ici la question fameuse du silence éternel. Je croyais qu'elle était close, et que nous étions d'accord que ce n'est pas Pascal, mais le libertin qui parle. M. Sellier, il est vrai, dans sa belle thèse *Pascal et Saint Augustin*, vient de nous signaler que cet effroi devant l'univers, on le trouve exprimé dans un sermon de Saint Augustin comme la réaction du croyant. Mais cette objection, qui ne me semble pas irréfutable, est trop récente pour avoir influencé nos étudiants qui par ailleurs ne renoncent pas facilement à croire à l'angoisse de Pascal. Les arguments tirés de l'évidence externe ou interne ne les touchent guère, car tout cela selon eux est superficiel et ne tient pas compte de l'inconscient ou du subconscient de Pascal. Grâce à eux, j'ai été amenée à me demander si le problème n'était pas mal posé. S'agit-il vraiment de cette alternative simpliste : est-ce le libertin qui parle, ou est-ce Pascal ? Après tout, s'il y a dialogue, c'est bien Pascal qui en est l'auteur.

Ce qu'il nous faudrait, c'est une enquête plus vaste et très précise sur l'emploi de la première personne dans les *Pensées*, en séparant d'abord, là où le doute n'est pas possible, les fragments apologétiques (ceux des liasses à titre) et les fragments personnels (ceux du *Recueil Original*). On ne se contenterait plus de dire chaque fois Pascal, sans distinguer avant tout commentaire, entre l'homme de prière seul en face de son Dieu, le *je* du *Mémorial* et du *Mystère de Jésus*, et le *je* de l'apologiste, ou plutôt les multiples *je* qu'il emploie dans son œuvre de conversion. Un ouvrage récent sur Proust s'intitule *Les voix narratives dans la Recherche du Temps perdu*, et, si j'ai bonne mémoire, l'auteur, presque aussi subtil que Proust, distingue huit ou neuf de ces voix. Je ne serais pas étonnée si l'enquête que j'appelle de mes vœux, en distinguait un aussi grand nombre chez Pascal. Nous imiterions tous la critique proustienne qui a pris l'excellente habitude de ne pas confondre l'auteur et le narrateur, en faisant des distinctions semblables. Les papiers des Séries présenteraient

un problème de plus. Laquelle des multiples voix de Pascal entendons-nous à la fin du fr. 793 : « Ainsi je tends les bras à mon Libérateur... », paroles que pour ma part je mets dans la bouche du nouveau converti arrivé à la fin de son itinéraire, et auxquelles fait écho le fr. 631 qui, sans être à la première personne, semble tout aussi personnel :

« Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre le bras au Libérateur... »

Si l'ouvrage projeté, loin d'être une *Apologie* traditionnelle, voulait être une machine à convertir, à la fois formidable et subtile, si Pascal, homme pratique, a rêvé d'un livre dont le lecteur idéal, incroyant au début, serait croyant à la fin, la pire trahison de Pascal, n'est-ce pas, serait de réduire l'étude des *Pensées* à un divertissement de curieux.